

Alors que vous êtes une figure de l'aube et qu'ils ne s'en doutent pas !

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS** 2015/1 n° 1309 , PAGES 206 À 209

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

DOI 10.4000/hommesmigrations.3127

Date de mise en ligne : 02/09/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2015-1-page-206?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Mustapha Harzoune

Alors que vous êtes une figure de l'aube et qu'ils ne s'en doutent pas !

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Alors que vous êtes une figure de l'aube et qu'ils ne s'en doutent pas ! », *Hommes et migrations* [En ligne], 1309 | 2015, mis en ligne le 20 juillet 2015, consulté le 02 septembre 2015. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/3127>

Éditeur : EPPD - Cité nationale de l'histoire de l'immigration

<http://hommesmigrations.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://hommesmigrations.revues.org/3127>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Cet article a été téléchargé sur le portail Cairn (<http://www.cairn.info>).



Distribution électronique Cairn pour EPPD - Cité nationale de l'histoire de l'immigration et pour Revues.org (Centre pour l'édition électronique ouverte)

Tous droits réservés

LITTÉRATURE

"ALORS QUE VOUS ÊTES UNE FIGURE DE L'AUBE ET QU'ILS NE S'EN DOUTENT PAS !"

MUSTAPHA HARZOUNE

Assia Djébar est morte dans la nuit du 6 au 7 février 2015. Faut-il rappeler qu'elle aurait pu ne jamais exister ? Que celle qui ne s'appelait pas encore Assia aurait pu mettre le mot fin sur le roman d'une vie tout juste commencée ? Alger. Automne 1953. Fatima-Zohra Imalayène a 17 ans. Depuis quelques mois elle a un "amoureux". Chastes rencontres. Pudiques promenades. En quelques mois, un seul baiser sera échangé. Un regard, une rencontre accidentelle, un contrôle inopiné, une rumeur, et tout pourrait s'écrouler. À Alger tout se sait, écrit – soixante ans plus tard ! - la jeune Kaouther Adimi¹.

Pour l'heure, le risque comme la transgression accélèrent les battements du cœur. Mais la jeune fille se répète, en litanie : *"Si mon père le sait, je me tue² !"* Il suffira d'une première ombre dans la secrète relation pour qu'elle s'offre, comme en sacrifice, à l'horizon : *"C'était une ville pour ces marches-là justement, un espace qui bascule, des rues en demi-équilibre et complices quand vous saisit le désir de vous précipiter... L'azur partout³."*

L'étudiante n'est pas d'Alger. Elle s'est habituée à marcher dans la ville. Seule ! Et sans voile. Comme "nue". À s'y perdre. Au point parfois de demander son chemin. Elle s'adresse alors aux "siens", utilisant la langue de "l'autre", le français. Goûtant le trouble d'une liberté nouvelle. *"Ils vous respectent, ces mâles de 7 à 77 ans, et même ils vous sourient s'ils vous croient étrangère, de passage ou bien du*

clan opposé ; mais vous savoir de 'chez eux' et libérée, c'est impensable, estiment-ils : alors que vous êtes une figure de l'aube et qu'ils ne s'en doutent pas⁴ !"



La première des libertés

La marche deviendra un symbole. Celui du mouvement et du déplacement du corps féminin, la "première" des libertés, de l'émancipation et de la transgression. Marcher, seule et sans voile – et plus tard écrire –, en passe par la langue de l'autre. La langue du colonisateur. Dans quelques mois, elle sera aussi celle de l'ennemi. La marche appartient à ces moments et à ces actes, dans l'œuvre et dans la vie d'Assia Djébar, où s'ouvrent et se conquièrent des espaces de liberté, où l'horizon, en reculant, laisse entendre des appels audacieux, séditieux. Ainsi en fut-il quand il lui a été donné de poursuivre des études secondaires et d'apprendre la langue française. Point de rupture avec les siens, pas "butin de guerre" ici, mais continuité, par filiation et legs paternel : *"Il est clair en effet que je n'aurais jamais été écrivain, si, à 10 ou 11 ans, je n'avais pu continuer mes études secondaires ; or ce petit miracle fut rendu possible grâce à mon père instituteur, homme de rupture et de modernité face au conformisme musulman qui, presque immanquablement, allait me destiner à l'enfermement des fillettes nubiles. De même, cinq ou six années*

1. Kaouther Adimi, *L'Envers des autres*, Paris, Actes Sud, 2011. 2. Assia Djébar, *Nulle part dans la maison de mon père*, Paris, Fayard, 2007. 3. Assia Djébar, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Des femmes, 1980. 4. Assia Djébar, *Nulle part dans la maison de mon père*, op. cit.

plus tard, je ne serais pas entrée en littérature avec ardeur si (et cela peut surprendre) je n'avais pas aimé marcher dans les rues des villes en anonyme, en passante, en voyageuse, en garçon manqué, et encore maintenant, en simple promeneuse. C'est pour moi la première des libertés, celle du mouvement, du déplacement (...). Cela paraît tout simple ici, aujourd'hui, en Europe pour des adolescentes. Cela fut, pour moi, au début des années 1950, un luxe incroyable... Qu'à à voir la marche au-dehors, direz-vous, avec les mots des romans, avec l'élan propre à l'imagination et à toute fiction ? Mais il s'agit du mouvement du corps féminin : là, se place la ligne la plus acérée de la transgression, quand une société, au nom d'une tradition trahie et plombée, tente, et réussit parfois, même aujourd'hui, à incarcérer ses femmes, c'est-à-dire la moitié d'elle-même ! Écrire pour moi, gardant à l'esprit cet horizon noir, c'est d'abord recréer dans la langue que j'habite le mouvement irrépressible du 'corps au-dehors', je dirais presque son envol⁵."



Écrire "contre".

Écrire "tout contre"

En 1956 paraît *La Soif*. Fatima-Zohra Imalayène entre en littérature masquée, dissimulée. Comme dans les rues d'Alger, la langue française sera son voile. Un passeport. Quant au choix de son nom de plume, il n'est pas anodin. "Assia" renvoie à une personne qui console, soutient et reconforte. Par son origine syriaque, il signifie aussi "femme exerçant la médecine"⁶. Asya, dans le Coran, est l'épouse du pharaon qui protège Moïse. "Djebar", formé sur la racine j.b.r, renferme plusieurs sens, dont l'idée de force, d'"amour-propre élevé"⁷. Tout un programme pour un destin et une œuvre où les convictions, le courage de dire "non" toujours côtoient un souci du réconfort : "J'écris donc, et en français, langue de l'ancien colonisateur, qui

est devenue néanmoins et irréversiblement celle de ma pensée, tandis que je continue à aimer, à souffrir, également à prier (quand parfois je prie) en arabe, ma langue maternelle. Je crois, en outre, que ma langue de souche, celle de tout le Maghreb – je veux dire la langue berbère (...) – cette langue donc que je ne peux oublier, dont la scansion m'est toujours présente et que, pourtant, je ne parle pas, est la forme même où, malgré moi et en moi, je dis 'non' : comme femme, et surtout, me semble-t-il, dans mon effort durable d'écrivain. Langue, dirais-je, de l'irréductibilité." Mais ce "non" de "résistance" est mis au service d'une "écriture de creusement, de poussée dans le noir et l'obscur ! Une écriture 'contre' : le 'contre' de l'opposition, de la révolte, quelquefois muette, qui vous ébranle et traverse votre être tout entier. Contre, mais c'est aussi tout contre, c'est-à-dire une écriture du rapprochement, de l'écoute, le besoin d'être auprès de..., de cerner une chaleur humaine, une solidarité, besoin sans doute utopique car je viens d'une société où les rapports entre hommes et femmes, hors les liens familiaux, sont d'une dureté, d'une âpreté qui vous laissent sans voix⁸ !"

Assia Djebar entre en littérature d'autant plus "masquée" que ses premiers romans osaient – alors que le pays était engagé dans un combat libérateur – glorifier non le patriotisme ou le nationalisme des combattants mais... l'amour ! La liberté des corps ! Le couple, le couple déjà ébranlé par la tectonique des amours transfrontières, la révolte aussi, contre les archaïsmes d'une société. "Un homme veut une femme parce qu'il a froid ; pour cette seule raison ils cherchent tous à se frotter si souvent au plaisir. Pauvres petits vers qui tous, un beau jour, finissent par se prendre pour des dieux ! Moi, je n'aime pas les dieux⁹." Plutôt qu'à ces dieux honnis, Assia Djebar croit aux *Enfants du nouveau monde*, au désir de "création de soi", qui rappelle le "tout revient à savoir vivre, vouloir vivre", de Taos Amrouche¹⁰. Depuis ce premier roman (*Les*

5. *El Watan*, 28 juin 2005. 6. Jana Tamer, *Dictionnaire étymologique. Les sources étonnantes des noms du monde arabe*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004. 7. Jacques Hureiki, *Essai sur les origines des Touaregs. Herméneutique culturelle des Touaregs de la région de Tombouctou*, Paris, Karthala, 2003. 8. *El Watan*, 28 juin 2005.

LITTÉRATURE

Enfants du nouveau monde), le thème de l'amour traverse l'œuvre d'Assia Djébar. S'il ne la distingue pas de ses confrères masculins, il renferme, chez elle comme chez d'autres auteures remisées du mauvais côté du rapport de domination, une force autrement transgressive. Trente ans après *La Soif*, l'amour, les amours transfrontières, les corps, les cœurs et les langues mêlés restent au centre des *Nuits de Strasbourg*. Strasbourg, "ville-frontière", "ville des passages", sur un territoire gorgé de migrations et relié à l'espace méditerranéen depuis la pénétration coloniale jusqu'aux récentes migrations. L'Alsace et l'Algérie : "Deux noms de pays, de terroir noir, lourd d'invasions et de ruptures ou de retours amers." Pas étonnant que ces *Nuits de Strasbourg* soient aussi un roman sur les appartenances, les généalogies, les mobilités et les rencontres – voulues ou subies – et les effets de ces mouvements orogéniques des peuples qui voient se dresser de nouvelles "bâtardises" où se mêlent les langues (le "seul métissage que la foi ancestrale ne condamne pas") mais aussi les sangs.

Deux couples – historiquement impossibles – structurent le récit. Ève et Hans, Thelja et François – une juive algérienne et un Allemand, une Algérienne et un Français. Pour quelques nuits, Thelja a "jailli d'une tombe", laissant mari et enfant au bled. "À Strasbourg, il y a cent trente-sept familles mixtes, vingt-sept familles musulmanes ! Donc vingt-sept épouses arabes ou berbères ont traversé la Méditerranée et se sentent comme vous, chère Thelja, des 'passagères', des 'exilées', je ne sais comment vous les définirez ?" "Je me sens une éphémère... à Strasbourg !" répond Thelja.

À Strasbourg, elle s'abandonne, elle aussi, à "l'ivresse de déambuler, de goûter l'errance, plongée dans une telle intensité ! Jamais, pourvu que je marche, je ne cesserai de me sentir légère..." Mais une lutte, sourde ou fracassante, souterraine

ou en pleine lumière, divise ces femmes en exil : la nostalgie des unes et l'aube des autres s'entrechoquent : "N'es-tu pas injuste, toi, une mère : comme au pays, tu veux nous appliquer leur loi, sur 'nous', les femmes ? (...) 'Toi, une femme ! À quoi cela te sert donc d'émigrer, si tu n'élargis pas tes pensées ?'" Pour Mohamed Dib, "un migrant qui ne reste qu'un immigré est un migrant raté"⁹... Le mouvement, l'émancipation, la disponibilité au monde de l'exilée, de la passante, de la "promeneuse" gagnent aussi le natif, l'immobile, l'attaché, l'établi pour "élargir" son histoire et son espace : "Thelja venue en coup de vent, qui partirait de même, semblait avoir pour fonction de réveiller François ; elle le réveillerait, c'est-à-dire le laisserait dans le désarroi et la bascule : il ne serait jamais plus installé, c'était sûr." "L'immigration ça fout le bordel", dit Marylin Maurage¹⁰. Tandis qu'Alexis Jenni¹¹ précise : "Il faut réécrire, maintenant, il faut agrandir le passé. À quoi bon remâcher quelques saisons des années quarante ? À quoi rime cette identité nationale catholique, cette identité de petites villes le dimanche ? À rien, plus rien, tout a disparu ; il faut agrandir."

L'amour et la sexualité chez Assia Djébar – chez Alexis Jenni aussi – participent de ces transformations. Les relations se complexifient, les appartenances s'irriguent, se multiplient. Ces couples mixtes (juive française et Allemand, Algérienne et Alsacien) entremêlent aussi les mots, les langues, le verbe. Parler. Dans les deux langues, dans la langue de l'autre : "J'aime le jus de la langue de cet homme – le français donc ? – et sa saveur, sa limpide fluidité, sa ruche secrète, son hydromel (mon hydromel arabe aussi que je ne peux encore lui livrer), ainsi ces nourritures sonores, je les tirerai à moi, je les mâcherai... je deviendrai animal femelle, mais ruminant pour les enfermer en moi après les avoir bues de ses lèvres, pour les emporter

9. Assia Djébar, *La Soif*, Paris, Julliard 1957. 10. Taos Amrouche, *Carnets intimes*, Paris, Joëlle Losfeld 2014. 11. Assia Djébar, *L'Amour, la Fantasia*, Paris, Albin Michel, 1995. 12. Mohamed Dib, *L'Arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1998. 13. Marylin Maurage, *Migrateur*, Paris, L'Arganier, 2006. 14. Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011.

liquéfiées dans mon corps, loin, loin de cette ville..." Parler, aimer dans la langue de l'autre, ce n'est pas oublier le passé douloureux, c'est expurger le ressentiment, se détourner des silences, c'est le transfigurer dans et par un langage d'amour, c'est se donner à l'autre pour, ensemble, renaître, recréer un monde, élargir histoire et mentalités. C'est aussi inventer d'autres mots, comme "Alsagérie" : "palpe mes lèvres quand je redirai ce mot qui nous résume". "Alsagérie", mot métis, mot Arlequin qui affirme qu'"il y a donc un couple dans 'Alsagérie', un couple heureux, un couple faisant l'amour", et qui invente de nouvelles couleurs à l'aube. Ce "tangible" des corps, des âmes et des mots évite aux mémoires et aux identités de se dessécher. Né de la langue de l'autre, de l'amour et de la sexualité, il offre la possibilité d'un matin de re-naissance et de co-naissance. "Thelja" signifie "neige". L'élément fragile, fugace, purificateur, rédempteur comme les "Nuits" qui permettent à la ville de retrouver sa "virginité". Cette "figure de l'aube" comme ces nuits lustrales renvoient à Schéhérazade, encore et toujours revivifiée, réinventée, transfigurée de génération en génération par Assia Djebar bien sûr, mais aussi par Maïssa Bey, Ahlem Mosteghanemi, Kaouthar Harchi, Joumana Haddad, Hanane el-Cheikh, Raja Alem et tant d'autres qui opposent la parole du désir à la parole de la loi, la féminité à la masculinité, le verbe au silence imposé.

“La parole singulière” comme événement

En romancière et cinéaste mais aussi en historienne, Assia Djebar a exploré "la parole singulière", pour reprendre la formule d'Arlette Farge, spécialiste du XVIII^e siècle. Cette parole singulière – chant, soupir, chuchotement, cri, poème,

murmure, confidence... – raconte les enjeux et les possibles des sociétés maghrébines, secoue les amnésies, ranime les cœurs et les corps. Elle est cet "événement" qu'Arlette Farge définit avec finesse : "Je ne parle de la parole singulière que dans son articulation avec le collectif, ne m'intéresse qu'à la parole singulière représentative. Isolée, le singulier ne veut rien dire (...). Ceci a aussi une portée politique véritable car la parole singulière est un événement. (...) À travers ces paroles, on peut décoder des visions du monde, des imaginaires populaires, qui tentent de s'ajuster à la société ou refusent l'institution. L'événement ici n'est pas la description du quotidien, des modes vestimentaires ou des habitudes alimentaires ; l'événement émerge lorsque, attentif et sensible, on perçoit qu'à travers ces paroles une société tente de se fabriquer, de se construire, qu'un futur, lointain ou immédiat, se dessine"¹⁵.

Ces migrations, ces allers-retours par et dans les textes – de l'écrit et de l'oralité –, ces voyages en paroles singulières forment l'œuvre d'Assia Djebar. Ils disent une société. Traduisent les rapports de domination. Expriment des désirs. Dans le méli-mélo des hasards et des nécessités, dans l'enchevêtrement des aspirations et des intérêts contradictoires, ils dégagent des trajectoires, collectives et communes. Ce sont les pas d'une promeneuse solitaire que l'on entend, les voix des femmes – combattantes de la Libération, celles du premier âge de l'islam, de l'immigration et des amours transfrontières. Pourtant, tel un compte à rebours tragique, "plus nous avançons, plus nos rêves s'éloignent"¹⁶, constate Maïssa Bey. "Comment toute une société peut-elle fonctionner et s'organiser en faisant totalement l'impasse sur un sentiment aussi essentiel, aussi beau que l'amour?"¹⁷ Pourquoi continuer à ignorer et à contraindre au silence la "figure de l'aube"? ■

15. "La parole comme événement – entretien avec Arlette Farge", propos recueillis par Camille Deslypper et Guy Dreux, revue *Nouveaux regards*, 2005. 16. Maïssa Bey, *Bleu blanc vert*, La Tour d'Aigues, éd. de L'Aube, 2006. 17. *Ibid.*